

Histoire de l'OSE

Les enfants cachés ont la parole

Albert PESSES

Je suis comme beaucoup de membres masculins de l'Amicale Fils de la Shoah, titre que j'ai donné à un recueil de poèmes publié en 1990. Fils d'un père interné un an à Pithiviers, puis déporté à Auschwitz (convoi n°4) et assassiné un mois après son arrivée, le 28 juillet 1942.

J'ai porté l'étoile jaune. J'ai assisté à la rafle du Vel d'Hiv, le 16 juillet 42, à laquelle ma sœur aînée, Berthe, et moi-même, avons échappé grâce à la prévoyance de notre mère qui nous avait fait quitter à l'aube l'appartement où nous vivions. Elle nous a placés le soir même chez deux personnes compatissantes et est allé solliciter de l'aide à La mère et l'enfant, 36, rue Amelot, un dispensaire qui, sous l'impulsion de David Rapoport, était devenu un centre de résistance et, en liaison avec l'OSE, de sauvetage des enfants.

De 1942 à 1945, nous serons des enfants cachés par l'OSE chez des particuliers. D'abord, dans le village d'Héricy, près de Fontainebleau, puis après l'arrestation du maître d'école pour faits de résistance, déplacés par précaution à Brou, une petite ville proche de Nogent-le-Rotrou.

À la fin de la guerre, nous quittons Brou pour séjourner dans des maisons d'enfants de l'OSE : l'ancien hôtel Beau Rivage à Saint-Quay-Portrieux, Champs-fleur à Mesnil-le-Roi, puis séparément, ma sœur dans un home de filles, Le Tremplin, à Lyon, moi, dans un home d'enfants et jeunes adolescents mixte, La Forêt, à Fontainebleau.

J'ai rejoint ma mère et ma sœur en 1947, ma sœur était retournée au domicile familial un an plus tôt. Ma mère, veuve de notre père, vivait avec un autre homme, David, ancien détenu de Drancy, qui avait connu mon père jadis. Elle s'est par la suite mariée avec lui et a donné naissance à notre petite sœur, Charlotte.

À 14 ans, je suis devenu apprenti dans la confection féminine. A 20 ans, j'ai été incorporé pour faire mon service militaire. La guerre d'Algérie avait commencé et en un rien de temps mon unité fut envoyée sur les lieux des combats pour y faire ce qu'on a longtemps appelé - charmant euphémisme - «de la pacification». J'aurais dû en être dispensé au titre d'orphelin de guerre, mais il faudra un an pour que je sois rapatrié. Ce séjour en Algérie a éveillé ma conscience politique et m'a fait mûrir. J'ai résolu de reprendre des études pour adopter un métier plus conforme à mes goûts intellectuels.

Ce que j'ai fait aussitôt après m'être marié en 1958, avec une institutrice non juive, qui soutenait mon projet. Moitié tailleur, moitié étudiant, j'ai passé les deux bacs qui existaient alors avec un tel succès que j'ai décidé de poursuivre. À l'époque, l'Éducation nationale manquait de professeurs et pour les recruter, elle avait institué un concours qui offrait un présalaire aux candidats admis. Je suis allé ainsi jusqu'au CAPES de Lettres Modernes dans des conditions matérielles satisfaisantes pour un étudiant.

J'ai occupé mon premier poste de professeur, à la rentrée de 1967, à Mortain, en Normandie. Le hasard voulut que je fus convoqué, à Toulouse, à un séminaire organisé par l'Institut pédagogique national sur l'utilisation des moyens audiovisuels. J'avais suivi et exploité un moment avec mes élèves, une série

d'émissions, Le nouveau Télémaque, produite par la Radio-Télévision-Scolaire (disparue aujourd'hui). J'y ai fait des rencontres qui m'intimidaient beaucoup, mais j'y ai été recruté pour grossir les rangs de professeurs d'un établissement audiovisuel expérimental, nouvellement créé dans la banlieue ouest de Paris, à Marly-le-Roi, près de Saint-Germain-en-Laye. Il était équipé, outre tous les instruments audiovisuels connus, d'un circuit fermé de télévision. À son inauguration, en 1966, par le ministre de l'Education Nationale, Christian Fouchet, la presse l'avait surnommé « le collège de l'an 2000 ».

J'y ai fait ma rentrée en septembre 1968. Rapidement, je me suis passionné pour la recherche pédagogique qu'on y menait. L'époque bouillonnait de courants intellectuels nouveaux : la linguistique, le structuralisme qui pénétraient la pédagogie moderne. Je me plaisais aussi beaucoup dans cet établissement ingénieusement conçu par des concepteurs qui l'avaient rêvé, afin qu'il se prête à une « utopie pédagogique ». Rêver était encore permis en ces années-là. En 1980, le ministère a donné un coup d'arrêt à la recherche dans ce collège, de même que dans tout le vaste dispositif expérimental qui avait été mis en place en France. En 1990, « le collège de l'an 2000 » a été rasé- il avait pourtant coûté cher- pour être remplacé par un bâtiment beaucoup plus banal. C'est à ce moment que j'ai demandé ma mutation. J'ai été nommé à Paris, au Lycée Lamartine, où j'ai terminé ma carrière.

Le poème Le Badge est né en 1984. SOS racisme était apparu sur la scène politique avec son badge aux multiples couleurs et son slogan inscrit à l'intérieur « Touche pas à mon pote » qui a aussitôt enflammé la jeunesse. Mes enfants, jeunes adolescents, le portaient et me l'avaient proposé. J'adhérais à son principe, mais une indéfinissable retenue m'empêchait de l'afficher. Il me semblait que je l'avais déjà porté, mon badge, autrefois, sous la forme de l'étoile jaune qu'on m'avait imposée, enfant, et que j'avais accueilli avec un plaisir puéril. Habité par ce sentiment confus, je me suis mis à écrire, sans réfléchir, sans effort. Le poème a jailli comme s'il avait déjà été inscrit dans ma tête et dans mon cœur, dissimulé dans les ténèbres.

Une fois écrit, je n'ai pas fait grand chose pour le faire connaître, sinon à mes proches, qui en étaient émus curieusement plus que moi. Ils ont été les premiers à le répandre. Ma sœur Berthe, qui vivait au Canada anglophone depuis son mariage, l'a fait imprimer - texte français mis en regard de sa traduction anglaise - et l'a donné à des amies enseignantes dans des écoles juives. Je l'ai dit parfois devant différents auditoires, même non juifs, et je prenais conscience de sa portée par l'émotion qu'il suscitait quasi infailliblement chez ses auditeurs occasionnels.

Quand l'OSE a organisé une rencontre en 1993, à l'occasion de son 80ème anniversaire, je lui ai envoyé mon poème. Il a été exposé au milieu de nombreux autres documents. Son succès s'est tissé lentement, dans l'ombre. Il circulait, transmis par des lecteurs à des bulletins d'organisations juives, j'ai appris qu'il avait été dit plusieurs fois sur les radios juives, Popek lui-même l'aurait lu sur RCJ, indiquant qu'il en ignorait l'auteur.

Je ne m'en suis pas offusquée, je ne l'ai pas démenti, je savais que des copies avaient circulé sans mon nom. Je ne cherchais pas à le revendiquer. L'anonymat du poème n'en était-il pas la consécration ? En moi-même, je pensais qu'il ne m'appartenait pas, que j'avais été l'instrument, l'écho parmi d'autres, de la voix d'un peuple auquel j'appartenais.

Enfin, il a été choisi, je ne sais pas comment, par Yad Vashem pour être récité à l'occasion des remises de médailles aux Justes. J'ai assisté plusieurs fois à ces cérémonies. On m'a demandé à plusieurs reprises de le dire moi-même. Bien sûr, je le sais par cœur, mais j'aime encore plus que ce soient des voix d'enfants qui le disent. Ce n'est pas toujours le cas. Elles traduisent, mieux que la mienne, ou que celle de tout adulte, cette étrange et insolite inspiration qui l'avait fait naître.

LE BADGE

On m'a donné un badge
Quand j'étais un enfant
On m'a donné un badge
Ce que j'étais content

Je l'ai cousu ce badge
A la place de mon cœur
Je l'ai cousu ce badge
Sur mon plus beau vêtement

Il était beau ce badge
Jaune et bordé de noir
Il était beau ce badge
Comme un astre vraiment

La forme d'une étoile
À six branches de surcroît
La forme d'une étoile
Un mot écrit dedans

Un mot de quatre lettres
En caractères gras
Un mot de quatre lettres
Tordues comme des serpents

On avait marqué Juif
Au centre lisiblement
On avait marqué Juif
Sur mon cœur de sept ans

C'est un drôle de cadeau
Qu'on m'avait offert là
C'est un drôle de cadeau
Un passeport étranger

J'ai failli aller loin
Là où d'autres sont allés
J'ai failli aller loin
Et partir en fumée

Je l'ai toujours sur moi
Ce badge en cas de malheur
Je l'ai toujours sur moi
Gravé au même endroit

Je n'en porte jamais d'autre
Bien qu'on ne le voie pas
Je n'en porte jamais d'autre
C'est le seul qui me va

C'est dans cette intention
Qu'on me l'avait donné
C'est dans cette intention
Moi que je l'ai gardé